

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-2

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

Le problème de l'Unité

Après-demain vendredi se réuniront, à Paris, les Comités confédéraux nationaux des deux C. G. T.

Le problème de l'unité ouvrière va s'y poser. Il domine actuellement toutes les discussions dans les milieux ouvriers. Chacun se rend compte que s'il n'est pas résolu, c'est l'impuissance qui continue à livrer les travailleurs de ce pays au bon plaisir des exploiteurs.

Malgré le désir général, je doute fort, pour ma part, qu'on aboutisse à des résultats avec les éléments qui sont actuellement en tête de la C. G. T., comme de la C. G. T. U..

En bas, on la veut ; en haut, on fera tout pour l'empêcher. C'est un point antisyndicaliste, n'accepteront jamais l'unité, à moins que tous ne se courbent sous leur loi.

Ceux-là ne sont pas des petits bourgeois. Ce sont des bourgeois tout court. Leur raisonnement n'est pas nouveau. Tous les maîtres du jour, patrons et gouvernants, le disent. Tous les maîtres d'hier — nobles, rois, — le disaient.

On parle beaucoup de la Charte d'Amiens. Qu'en me permette d'en causer. J'étais au Congrès d'Amiens de 1906, et fus le seul représentant du textile qui y apposa sa signature, face à l'attitude de Renard.

Je puis donc parler de l'état d'esprit qui anima l'imminente majorité et qui fut surtout une affirmation de défiance envers les partis politiques et les politiciens.

Ceux-ci, comme aujourd'hui, ne cherchent qu'à se servir des organisations ouvrières comme de terrain de culture pour le recrutement de leurs électeurs. Leurs innombrables et interminables querelles entre eux avaient énervé, dégoté presque tous les travailleurs organisés.

La résolution d'Amiens fut une réaction contre l'engagement politique. Ce fut le Halté-là qui leur interdit de venir empoisonner le syndicalisme de leurs has appétits, de leurs ambitions.

L'unité peut se faire. A ceux qui calomnient sans cesse l'action anarchiste, je ferai observer que c'est grâce à l'énergie et à la combativité des anarchistes ou anarchisants que ce coup de balai hygiénique et salutaire fut accompli, et qu'un air pur circula dans la maison syndicale.

Malgré les dénégations de certains, une affirmation m'apparaît indiscutable : c'est que la résolution d'Amiens, qui prévoit la transformation et l'organisation sociales par le peuple travailleur organisé lui-même, avec ses propres moyens, sans aucune intervention de l'Etat ou des politiciens, est une application positive des idées libertaires.

Le souffle pur de l'anarchisme a animé ceux qui réalisèrent, en cette époque, l'unité des forces ouvrières en fermant la porte aux politiciens.

Et si, aujourd'hui, l'atmosphère est à nouveau empestée, c'est qu'on a laissé le poison entrer dans la maison.

Ce poison se présente sous deux formes : tout d'abord directement par l'intrusion des chercheurs de places socialistes ou bolcheviks qui ne cachent même plus leurs dessous ; par la collaboration dégoûtante du chef de la C. G. T. avec le chef du gouvernement d'un côté et des leaders de la C. G. T. U. avec un autre gouvernement ne valant pas mieux que le premier.

Aujourd'hui, on apprend que des grévistes ont été déportés, voire même fusillés par la police d'un pays, et ceux qui sont à la tête de l'organisation centrale peuvent proclamer publiquement qu'ils sont du côté des bourreaux contre les travailleurs.

Le plus pâle des réformistes, le plus acharné politicien de 1906 n'aurait jamais osé risquer une pareille attitude, ou, s'il l'avait osé, n'aurait jamais mis le pied dans une assemblée ouvrière. Il n'en serait pas sorti vivant.

D'autre part, le centralisme s'est peu à peu glissé dans l'organisme syndical ; les Bourses du Travail ou Unions locales, qui sont les véritables noyaux animateurs du mouvement ouvrier, les communies de l'avenir, la Bourse du Travail se dressant en face de l'Hôtel de Ville pour l'anéantir un jour, ont été reléguées au second plan. Par conséquence de cette centralisation, une sorte de parlementarisme est devenue la règle dans le syndicalisme. Le même moyen a produit les mêmes résultats. Les mœurs politiciennes ont envahi toute l'organisation.

O vous qui déplorerez le mal, voyez quelles sont les causes, et mettez-vous à la besogne pour les supprimer. Percer un abécédaire, c'est un soulagement momentané, mais régénérer le sang, c'est mieux, beaucoup mieux.

La question déborde de l'étroit cadre

corporatif. C'est toute la philosophie et la question sociales qui sont en jeu.

Ceux qui croient, ou font semblant de croire, que seul un changement du personnel de l'Etat accomplit la transformation de la société, qui proclament la nécessité d'un gouvernement, d'une dictature, nient par là le syndicalisme. Autant qu'ils soient francs, et qu'ils disent publiquement ce qu'ils se murmurent entre eux : « Le peuple est trop bête pour se diriger, pour s'organiser tout seul, il lui faut des maîtres. » C'est le fond de toute mentalité des adhérents à un parti politique. Ceux-là sont antisyndicalistes, n'accepteront jamais l'unité, à moins que tous ne se courbent sous leur loi.

Ceux-là ne sont pas des petits bourgeois. Ce sont des bourgeois tout court. Leur raisonnement n'est pas nouveau. Tous les maîtres du jour, patrons et gouvernants, le disent. Tous les maîtres d'hier — nobles, rois, — le disaient.

Le syndicalisme, comme la coopération, comme tout mouvement social, n'a de chance de vivre que s'il a sa route à lui tracée vers l'avenir. S'il ne doit être qu'un marchepied, il est condamné d'avance.

Parlez d'unité tant que vous voudrez, engouez-vous, même à propos d'unité, comme on le fait depuis un an, ça ne servira à rien.

Mais fichez les politiciens à la porte, et vous verrez tout de suite les bons résultats.

Georges BASTIEN.

Représailles fascistes

Les représailles fascistes continuent en Italie, après le meurtre du député Casalini. Mais dureront-elles longtemps, et le prolétariat italien ne va-t-il pas réagir contre la racaille mussolinienne ?

A Rome, des groupes fascistes venus de province ont essayé d'envahir les bureaux du *Giornale d'Italia*. Ils ont brisé les vitres du Palais Colonna, siège de ce journal, et ont brûlé de nombreux exemplaires de l'organe d'opposition.

Il Mondo a été lui aussi pillé.

Avant-hier, vers midi, à Bari, une équipe de fascistes composée d'une cinquantaine d'individus a envahi et dévasté les locaux de la Ligue des Ouvriers du Bâtiment, forte de quatre mille inscrits, et qui s'est maintenue en dehors des syndicats fascistes. Au moment de l'assaut, le local était désert, et gardé seulement par un secrétaire. La dévastation a été complète, et quand la police est arrivée sur les lieux, l'équipe fasciste avait eu le temps de débouter.

Plus tard, vers les treize heures, une autre équipe a envahi les locaux de la Loge Pensez. Ils ont détruit les registres, les tableau et le mobilier. Plus tard seulement, la force publique est venue, quand tout le monde était parti. Elle s'est contenté de fermer le local.

A peu de frais les fascistes peuvent être courageux. La police ou les carabiniers — tous ceux d'Offenbach — arrivent toujours en retard... pour eux seuls !

LE FAIT DU JOUR

Herriot voyage !

L'homme à la pipe s'est embarqué pour Toulon. Ce que l'attire vers les flots bleus de la Méditerranée, ce n'est ni le climat, ni le paysage, c'est tout bonnement la flotte de guerre de la pacifiste république française.

Herriot s'est beaucoup fatigué en préparant et disant ses fameux discours de Genève. Il lui fallait du repos. Il va le prendre en contemplant les évolutions de ses navires de guerre. Devant lui, les cuirassés font des manœuvres et des simulacres de bombardements ; les légers torpilleurs se précipitent vers les gros navires et font sembler de les couler.

Herriot ne dira pas s'il a éprouvé la divine sensation, le frisson voluptueux, à l'idée que si cela se passait au réel, et non au figuré, quelques centaines de pauvres diables auraient tout juste le temps d'appeler leur maman, avant d'être engloutis, pour toujours dans l'eau profonde.

Toulon après Genève. Se repaire de vices de guerre, après avoir parlé pour la paix. Poincaré était plus primitif, mais beaucoup plus compréhensible. Il aimait la guerre, faite par les autres naturellement, mais l'aimait, l'aimait encore, et ne s'en cachait pas trop.

L'âme plus complexe d'un Herriot effraye davantage. Ce dédoublement d'une personnalité vers deux pôles opposés est un monumet de poétique hypocrisie.

Peut-être a-t-il voulu, comme cela se pratiquait jadis, nous présenter un symbole. Toulon après Genève nous dit : « Demain, je vous lancerai vers l'abattoir guerrier avec autant de désinvolture qu'hier je possède des phrases en faveur de la réconciliation des peuples ! »

Ces hommes-là sont les plus dangereux.

LA LUTTE POUR LA LIBERTÉ

Pour délivrer des prisonniers leurs camarades se servent de l'aéroplane

Dans la lutte contre la Société, les illégaux, s'ils ne veulent pas être écrasés au premier choc avec les forces publiques, doivent employer les armes modernes. Que peut le malheureux voleur avec le secours de ses seules jambes contre les autos de la police ? Ce qui fit la force des bandits tragiques en 1913 fut justement, avec leur mort, l'usage de moyens nouveaux. Le coup de volant de Bonnot lui permettait de dévier toute poursuite.

Or voici qu'au Canada les « outlaws » font mieux encore. En effet une dépêche de Montréal nous annonce qu'un aéroplane a survolé très longuement la prison de Bordeaux à Montréal. Ses occupants avaient l'intention de délivrer six prisonniers condamnés à mort pour le meurtre d'un employé d'une banque d'Hochelage.

On se rappelle qu'il y a peu de temps l'un d'eux avait tenté de s'évader et qu'il avait été repris au moment où il franchissait le mur extérieur au bas duquel l'attendait une automobile.

L'agence qui nous transmet la nouvelle ajoute : « L'association de bandits dont ils font partie et à qui leur meurtre avait rapporté 30.000 livres sterling semble décidée à mettre tout en œuvre pour délivrer les prisonniers. »

Quand des hommes, quels qu'ils soient, luttent pour libérer des détenus, nous ne cherchons pas les mobiles de leurs actes, de toutes façons nous ne pouvons que les approuver.

Mais, dans la circonstance, il y a mieux à faire pour des révolutionnaires. Il faut tirer la leçon de ce fait et en profiter pour l'avenir de notre mouvement.

Combien nous économiserions de vies précieuses, si nous savions dans notre action utiliser nous aussi les progrès scientifiques pour lutter à armes égales avec les forces de l'Etat et du capitalisme. Que de gestes utiles pourraient être accomplis, par exemple, grâce à l'aéroplane — et dans quelles conditions de sécurité pour les exécutants !

Organisons-nous, camarades. Inspironnons-nous un peu de l'audace et de l'esprit d'initiative des bandits — et notre lutte deviendra plus efficace. Ce que ces individus font seuls et pour leur seul intérêt matériel, si nous savions, révoltés conscients de l'enfer capitaliste, l'accomplir tous ensemble et guidés par un idéal d'émancipation, il n'y aurait pas de murs de prisons ou de cages qui tiendraient longtemps debout.

Le policier cambriolé

Vous souvenez-vous de ces policiers américains, glabres et déambulants, qui, durant la grande tuerie, arpentaient les boulevards à la recherche des militaires de leur nationalité qui préféraient les lumières de Montmartre aux fusées et aux bombes du front ?

Leur chef, M. John Torn Mac Graw, était resté dans nos murs, dans un appartement de luxe du 23 rue de Lille, au deuxième étage.

D'ironiques et adroits cambrioleurs viennent de lui prouver que Sherlock-Holmes, même chamaré en mouchard militaire, peut trouver son maître dans la personne de modernes Arsène Lupin.

En bonnes et larges valises, ils lui ont emporté pour plus de 600.000 francs de bijoux.

Ces monte-en-l'air sans respect n'avaient rien négligé pour mener à bien leur offensive brisée. Renseignements précis sur l'état des lieux et les jours d'absence des occupants, pieds enveloppés soigneusement dans des mouchoirs de soie au crissement discret, ils ont pu se retirer avec leur butin sans que l'alarme ait été donnée par le roquet de garde de l'immeuble.

Bracelets en or ornés de diamants, arçons de poids, cache-pot en argent, flacons de parfum en métal précieux, portefeuilles de saphir, épingle en cristal de roche : cette nomenclature incomplète et indiscrète nous démontre que pour être policier on n'a pas moins le culte du beau, voire même du somptueux, et qu'en s'entourant de volontiers d'un bric-à-brac de prix, l'eût comme un nouveau riche.

Le choix des voleurs a été si admirablement conçu et leurs raps dénotent une telle habileté dans l'expertise, que Mme Graw croit à la culpabilité de certains familiers de ce home policier.

Le patron mouchard volé par des pairs ou des sbires inférieurs, ce serait une bonne et douce blague !

Comment plaindre de telles gens ? Plaintion des gens qui peuvent s'offrir des perles et des dorures, après avoir vécu de la coercition et de ses profits ?

Leur aventure est plutôt propre à nous faire rire. On se figure très bien la gueule de ces exploiteurs devant la disparition de leurs trésors.

Au cours du change, bracelets et broches vont être vite remplacées et malheureusement ce cambriolage élégant n'aura aucun influence sur la richeté de la vie.

Les guerres sevissent à travers le monde

... et le bruit des armes coupe les paroles de paix

Depuis six ans que s'est terminé le carnage, tous les maîtres de la politique internationale ont cherché sur les momcœux de cadavres à sauver le patrimoine des nations qu'ils représentent. Après Gênes ce fut la conférence de Cannes, après Cannes ce fut Paris et Londres vient de clore l'ère des grandes consultations diplomatiques, qui devaient assurer au pauvre monde blessé, un peu de calme et de repos.

Une heure d'espérance pointait à l'horizon. Les peuples asservis et trompés, nourris de l'illusion démocratique attendaient des hommes nouveaux le miracle qui chasserait loin d'eux la vision tragique de la guerre.

Les hommes ne sont pas des dieux. Et les pauvres croyants qui ont mis toute leur foi dans la politique pacifiste de certains, verront s'écrouler bientôt comme un château de cartes, le palais féérique de la paix, qu'ils ont imaginé.

Ces paroles de paix n'arrivent pas à couvrir le cliquetis des armes. Des froides phrasées creuses, la foudre sèche étouffe leur voix comme pour clamer sa puissance et son autorité.

La mort en masse plane sur nos têtes, et, cependant que nos bergers font retentir l'air de leurs propres ronflants et de leurs phrases creuses, la foudre sèche étouffe leur voix comme pour clamer sa puissance et son autorité.

La tuerie a commencé. La Chine est à feu et sang ; au Maroc, Primo de Rivera poursuit sa boucherie ; en Grèce, malgré les affirmations de la presse bolcheviste, la guerre continue et le sang proletarien coule à flot, en Arabie un nouveau conflit vient de prendre naissance ; de quelque côté que l'on se tourne, c'est la guerre, la guerre immonde qui triomphe, qui fait l'âche d'entre et qui entraînera demain encore la classe ouvrière dans son ardente fournaise.

Et à la Société des Nations l'on parle, l'on cause, l'on discute, on cherche la formule qui éloignera le fléau, bien que convaincu que le remède ne se trouvera pas au sein de cette assemblée internationale. C'est au prolétariat du monde de sauver la civilisation. C'est à lui d'opposer à la violence brutale des oppresseurs, la violence brutale des opprimés. C'est à lui de dire et de dire bien haut qu'il ne veut plus verser ses larmes et son sang pour une cause qui n'est pas la sienne et qui plus jamais il ne consentira à ce sacrifice de 1914.

Si le monde du travail ne sait pas faire entendre sa voix, c'en est fait de tout son avvenir. Entraîné dans de nouvelles hécatombes, il ne lui restera plus que les yeux pour pleurer et que ses bras pour forger les armes qui feront de lui un esclave.

J. CHAZOFF.

EN ARABIE

LES WAHABITES MENAGENT LA MECQUE

Les wahabites sont une secte « puritaine » de la religion musulmane. S'abstenant de viande, de vin, de tabac, bons agriculteurs sédentaires, à la différence des bedouins, ils sont fixés dans la plupart dans le Nord, région de l'Arabie centrale, confiant, au nord, à la Syrie. Leur chef principal — religieux et civil, c'est tout un — est Ibn Saoud et c'est à lui seul qu'ils n'ont cessé d'obéir, même à l'époque des Turcs qui ne purent jamais

Ils mentent

Calomnier et mentir, voilà les procédés que les « communistes » emploient pour réaliser leurs ambitions. Ils disent aux prolétaires du monde que la Russie est un paradis terrestre pour les ouvriers, que ceux qui luttent contre le gouvernement bolcheviste sont des contre-révolutionnaires, anti-prolétaires, et par conséquent, sans pitié pour eux ; et que s'ils emprisonnent, fusillent ou expulsent les ouvriers révolutionnaires, c'est pour le salut de la Révolution, le bonheur des prolétaires ! Oh ! que de paroles pompeuses ils prononcent ! Mais, en réalité, seuls, les nouveaux seigneurs règnent en Russie ; ils oppriment, ils exploitent les va-nu-pieds comme dans les autres pays bourgeois. Seulement, ils ont mis le nom du Proletariat sur toutes les salades que les ouvriers éclairés ont découvertes déjà depuis longtemps. Seuls, les troupeaux, bons à tondre, peuvent les croire.

Ils mentent encore, maintenant, sur la situation présente en Chine. Ils nous disent que « Sun-Yet-Sen n'est pas un allié de Tchang-Tao-Ling et de Lou-Yang-Siang (celui-ci est un allié ou disciple de Toang-Ki-Su, ancien président du Conseil, battu par Wou-Pei-Fou, il y a quelques années). Mais, qu'est-ce que c'est que l'« Alliance des Triangles » ? Et l'agent de Sun-Yet-Sen, M. Houang-Tsen-Wai (un ex-anarchiste) qui voyageait tout le temps de Canton à Moukden, et de Moukden à Canton, que faisait-il, s'il n'était pas pour les affaires de ladite Alliance ? Demandez à vos chers « communistes » chinois, si tout cela était vrai ! Mais ne mentez pas !

Mais oui ! Tchang-Tao-Ling est le dictateur absolu de la Mandchourie, agent du Japon également. Mais non, Wou-Pei-Fou est dominé par l'imperialisme européen et américain, mais il faut ajouter que Sun-Yet-Sen, lui aussi, est un dictateur et l'agent des étrangers puissants, surtout du gouvernement russe. Il veut aussi dominer le peuple chinois, avec ses griffes de proie, pour atteindre son ambition d'être un président de la République de toute la Chine.

Nous marlisons mille fois le militarisme du Nord, mais nous ne marlisons pas moins le militarisme que Sun-Yet-Sen et sa compagnie de Comintang veulent instaurer dans notre pays. Une victoire de Wou-Pei-Fou, de Tchang-Tao-Ling, ou de Lou-Yang-Siang (indirectement de Toang-Ki-Su) ou même de Sun-Yet-Sen, pour nous, le peuple chinois, est toujours une victime des bûcheurs se disputant entre eux. Nous n'y gagnerons rien, sinon l'augmentation des impôts.

Nous savons bien que les gouvernements se valent. Nous n'espérons pas que hors de nous-mêmes puisse arriver quelque chose de bien pour nous. Nous souffrons nos parents, nos frères et sœurs, depuis douze ans des guerres permanentes d'ambitions, des impérialismes étrangers et chinois, suscitateurs de guerre, des capitalismes internationaux, succurs de sang. Nous vous disons, à vous, gouvernements présents ou futurs : « Assez ! Nous ne voulons plus de guerre, quelle qu'elle soit ! Nous voulons la paix, la vraie paix que le monde a espérée depuis longtemps. Que ce soit vous ou d'autres, si vous voulez nous opprimer et exploiter, comptez, un jour, que nous nous dresserons pour vous abattre par terre ! »

Pourquoi les « communistes » chinois sont-ils entrés dans le Comintang, pour qui l'Internationale « communiste » estelle pour Sun-Yet-Sen ?

Diable ! Peut-être attendre, nos « communistes » chinois, encore plus longtemps le pouvoir qui leur est si cher et si enviable ? Et ce pays, si riche de matières premières, si plein de produits agricoles, n'est-il pas un pays où l'on vit facilement, où l'on exploite aisément ? Combien de fois les impérialistes capitalistes étrangers ont voulu, et veulent encore s'y installer ! Disons tout de suite que nos seigneurs actuels de la Grande Russie en veulent aussi une part, comme leur confrères bourgeois.

Comment faire, alors ? Les « communistes » chinois n'ont pas de force, peu d'adhérents, parce que le peuple chinois ne croit pas en leur fameuse « Dictature du prolétariat » ? S'accorder avec le gouvernement militaire du Nord ? Soit... mais... on ne peut pas exploiter le peuple chinois aussi librement qu'en Russie et ces mots : « s'accorder avec un gouvernement militaire » ne sonnent pas bien à l'oreille (mais il s'accorde quand même avec le gouvernement de Tsao-Kun). Voilà Sun-Yet-Sen qui est là, il a une forte armée entre ses mains, et possède déjà quelques provinces. Alors, l'Internationale « communiste », cette boutique des ambitieux, ordonne à ses serviteurs chinois d'entrer dans le Comintang pour prendre le pouvoir de l'Empire céleste, le plus tard possible. C'est une invention honteuse des communistes, rien d'autre chose.

Enfin, que le prolétariat mondial sache que le peuple chinois veut toujours la paix, que ces guerres qui se succèdent là-bas ne sont pas de sa volonté, ce sont seulement les ambitieux et gouvernements, ses ennemis, qui se disputent le butin ; et que si un jour les impérialistes internationaux veulent s'immiscer dans les affaires intérieures chinoises il faut qu'il proteste énergiquement contre cette intervention, parce que ces impérialistes ne pensent non plus (parce c'est eux qui sont les causes de guerre) établir la paix en Chine. Ils veulent seulement prendre le peuple chinois entre leurs griffes de proie. La paix chinoise, ainsi que celle du monde, n'est possible que le jour où le prolétariat saura causer tous les gouvernements et capitalistes.

Un jeune anarchiste chinois,

PIERRE-PI.

LES SPECTACLES

Opéra. — Relâche. Opéra Comique. — Lakmâ : le Chalet. Gâté (Lyrique). — Les Salimbanques. Comédie-Française. — Primorose. Odéon. — Jésus de Nazareth. Nouvel-Ambigu. — Le Grand Soir. Folies-Dramatiques. — La Fille Elisa. CABARETS ARTISTIQUES

Le Génier de Gringoire. — Ch. d'Avray. Dorano, (line de Tarbes). L. Loréal, Géo Robert et Bruach.

Le Retrot-Noir. — Dranoel et les chansonniers.

Le Rêchoir. — Jean Bastia. — Jusqu'à la Gouche.

La Vache-Enragée. — Maurice Hallé et les chansonniers.

Noctambules. — « En haut en bas », revue. X. Privas, Hyspa, Cazzol.

Une drôle d'histoire

Ceux qui, en lisant le titre de cet article, se disposeront à se payer une pinte de bon sang, peuvent ranger au plus vite leur joie naissante, car si cette galéjade peut être prise pour une drôle d'histoire, elle n'est point du tout une histoire drôle. D'autant moins drôle, qu'il s'agit d'un bougre qui, comme d'autres hélas ! trop nombreux, attend qu'une amnistie salvatrice le tire d'une prison au fond de laquelle il songe à tout autre chose qu'à chanter avec accompagnement de lyre, les louanges de notre régime républicain, un et indivisible.

Il serait question, en l'espèce, d'un certain Lucien Bayot, ex-sujet infiniment respectueux et fidèle de Sa Majesté le roi des Belges. En voici encore un qui doit se faire une idée savoureuse de la proverbiale hospitalité dont on jouit sur le sol où fut dressée la tant réjouissante Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Bayot, comme Jean Pire dont j'entretenais ces jours-ci les camarades lecteurs du *Libertaire*, a été évidemment d'intelligence avec l'ennemi. Loin de moi l'idée de vouloir chercher à connaître si Bayot était innocent ou coupable des faits qui lui furent reprochés lorsqu'il fut condamné. Je ne retiendrai qu'une chose, c'est que les grands coupables dans ces sortes d'affaires, ont toujours obtenu un non-lieu ou un acquittement qui les rendait blancs comme neige, tandis que des comparses étaient graciés à leur place de la mort. Comme Jean Pire, Bayot fut arrêté en France, tandis qu'il avait pu auparavant circuler librement en Belgique, sa terre natale.

Bayot, d'après ce que j'ai ouï dire, était l'agent commercial d'une importante firme métallurgique. Une action avait été ébauchée, parce que cette firme avait pendant la guerre refilé en douceur un nombré respectable de tonnes de ferraille aux Teulons, déclarées pour les besoins de la cause, les ennemis héritataires des nations françaises et belges. Ils devaient être d'ailleurs du même coup les ennemis de tous ceux qui, pour des raisons diverses, se rangèrent sous la bannière dite des Alliés.

L'action engagée contre les marchands de ferraille, dont Bayot était l'agent commercial, aboutit à un non-lieu. Celà tout simplement, parce que les principaux actionnaires et administrateurs de l'exploitation étaient des grosses légumes gouvernementales auxquelles il eut été indécent de faire la moindre peine.

Fort de ce non-lieu, Bayot continua à évoluer selon sa fantaisie, et se trouvant sans ressources, il vint en France, dans l'espoir de s'y créer une situation. Mais le naïf Belge avait compté sans de puissants ennemis, qui ne commencèrent à feindre de l'ignorer, qu'à partir du jour où ils apprirent que, sur leurs sollicitations réitérées, on l'avait installé bien confortablement au droit commun dans une cellule de la prison siège à Paris, rue de la Santé.

Ces ennemis de Bayot étaient des hommes noirs. Non point des nègres, des charbonniers ou des cirque-maîtres, mais plus simplement des prêtres. Eh oui ! Bayot s'était créé, dans son patelin, des difficultés avec ces Messieurs, parce qu'il ne fréquentait point les offices. S'il n'avait fait que s'abstenir de se gargariser avec des hosties et des patenôtres, cela eut pu le faire grâcer partiellement de l'indulgence des curés de son endroit. Mais Bayot avait hérité de son père un anticléricalisme que les gens bien pensants qualifient d'outrecourant. Aussi, fallut-il que les hommes noirs pressent diaboliquement leur revanche.

Une convention avait été établie entre la France et la Belgique. D'après cet accord, sur l'instigation de l'un des deux gouvernements, un sujet appartenant à l'un ou l'autre d'entre eux, pouvait être arrêté sans être remis aux autorités du pays où il avait vu le jour. Bayot fut donc aimablement convié, quoique Belge, à aller méditer sur la paix humide des sombres cachots de la République Française. Il fit vingt-cinq mois de prévention, et ne fut que sur le tard transféré au quartier politique de la Santé.

Les choses traînaient en longueur, bien que l'accusé eût fourni tous les documents susceptibles de faire avancer son affaire. Il réclama à cor et à cris son extradition, mais on faisait la sourde oreille. Dame, il eut fallu remuer de la fange, et repartir de certains personnages haut placés en Belgique, qui, par favour spécial de sa benoîte Majesté, avaient été mis hors de cause.

Le principal témoin de l'accusation était un coffret, bien et dûment scellé, qui contenait des documents, parallél, indispensables sur la culpabilité de Bayot. Bayot n'avait cessé de demander à prendre connaissance de ces documents, afin de pouvoir les discuter, en expliquer le sens selon ses conceptions propres, et même les réfuter s'il y avait lieu de le faire. Mais la petite boîte qui les renfermait, malgré les abjurations de l'accusé, demeura obstinément close jusqu'au jour de l'audience. Vint cette audience, et ce fut le cœur palpitant d'intérêt, que Bayot vit un huissier faire sauter élégamment les scellés, puis ouvrir la petite boîte, qui pour lui était demeurée pendant tout le temps de sa prévention un réceptacle énigmatique. Or, qui se trouvèrent pénauds ? ce furent les honorables juges, lorsqu'en retournant le coffret, on fut contraint de constater qu'il était outrepassé et vide. On ne se gausse pas ainsi des humbles et dévoués serviteurs de Dame Thémis, et Bayot l'apprit à ses dépens, car malgré le talent de son avocat, et les arguments désespérés qu'il exposa lui-même, il fut bel et bien condamné pour intelligence avec l'ennemi. La Justice n'avait point failli, et les Messieurs Prêtres de Belgique pouvaient tout à loisir se frotter les mains d'allégresse.

Le père de Bayot est mort subitement de chagrin en apprenant l'inculpation de son fils, et Bayot, l'agent commercial de la firme dont les administrateurs et principaux actionnaires ont obtenu un non-lieu, attend l'article de loi qui lui permettra de bénéficier de la prochaine amnistie.

J'ai conté cette histoire telle qu'en me l'avait narrée à moi-même. J'ai donc écrit cet article sans prendre parti pour ou contre, et cela, simplement parce que l'aventure est similaire à celle de Jean Pire, qui, comme Bayot, aux yeux de certains individus, était condamnable uniquement, parce qu'il avait eu la malchance de ne pas posséder l'étoffe avec laquelle on se déguise pour se refaire une honabilité, en député, en ministre ou en ambassadeur... Brutus MERCEREAU.

Les Arts vivants

SUR L'ECRAN

Il faut le constater. Les images de l'écran attirent, tous les soirs, un public immense, qui vient se délasser du labeur quotidien sur le fauteuil ou le strapontin, au son d'un orchestre sans présentations, et suivre nonchalamment des yeux les personnages et les paysages qui passent et s'envolent, vite regardés, oubliés plus vite encore.

Que pourraient-on désirer, si l'on envisage l'œuvre comme devant servir à l'éducation profonde de la curiosité et du sentiment ? On pourrait souhaiter voir courir, sur sa blancheur mystérieuse, l'histoire vraie, l'histoire vivante et tragique de la créature qui naît, qui se développe, qui souffre et qui meurt.

La, comme dans les autres arts, le libétaire a soif de vérité nue et sans fards, et ne goûte point ce romanesque imbécile qui jette aux yeux des naïfs cette poudre d'illusion qui leur dérobe le vrai visage de la vie cruelle.

Aller au simple, au sincère, de tout le feu de son âme et de son génie : voilà quel devrait-être le but unique du cinégraphe conscient.

En quelques images, nous présenter les points culminants du drame humain, naissance, toute-jeunesse, adolescence, âge mûr, vieillesse et mort : quel est l'Eschivale de l'écran qui pourra et qui voudra être ému par cette synthèse, en s'inspirant des directions d'un Louis Delluc, qui avait entrevu, par moments, la nécessité de cette simplification harmonieuse ?

Ce serait la vie, rien que la vie, interprétée et condensée, non plus à l'aide de tableaux menteurs, non plus grâce à des titres et des sous-titres d'une syntaxe douteuse, mais par la simple projection d'une réalité que l'art silencieux peut rendre accessible aux intelligences les plus simples.

En quelques mètres d'un film inoubliable, nous donnerait la vision de l'enfant qui rit divinement et qui pleure d'un rien, du gamin véritable qui n'est pas transformé par des cabotins en un petit cabot de genre, de l'adolescent pareil au roseau qui se courbe et se courbe sous le vent du sort incertain, de l'homme à la barre de la vie qui essaie d'échapper à Charybde et de tourner Scylla, du vieillard qui se courbe et qui regrette peut-être, et enfin de l'arbre humain, que vient abattre cette bûcheronne du destin qui s'appelle la Mort... .

Au moment où s'ouvre la saison d'automne du Cinéma, nous soumettons ces quelques notes aux cinégraphes sincères qui ne seraient pas soumis à la loi du Veau d'or, et qui voudraient doter d'images neuves un écran qui fut si souvent saisi par les brasseurs dégoûtants du sentiment à deux ronds, et du tragique pour bistrots en dérière...

LA PEINTURE

Les expositions ne vont pas tarder à ouvrir leurs portes. En attendant, les peintres qui n'ont pas le diable cornu de la déchéance dans leur escarcelle sont à la campagne à chercher du gris, du bleu nuancé, du bleu profond, des verts tendres ou légers, en Bretagne, en Normandie, sur la Riviera ou simplement dans cette île de France dont Gérard de Nerval et Emile Zola ont noté l'attraction pour les artistes... Mais si les expositions chôment, les galeries ne ferment point, ces galeries qui sont le fief de marchands éhontés, exploitants des talents en genèse, qui essaient de les raccrocher et d'en faire le trust, pour plus tard, beaucoup plus tard, en tirer des bénéfices et spéculer ignominieusement sur des signatures qu'ils achètent à bas prix.

Ceci posé, remarquons, dans l'exposition Georges Petit, un Harpignies d'une note originale, d'un humour sensible, une promenade de garçons en banlieue, qui dénote l'influence de Corot et de Daumier, et un paysage de Vignon, où l'impressionnisme a mis sa touche particulière. Visions très fines de Le Sidaner. Paysages éclairés de Charlot.

Mais comme le temps est un peu meilleur, je ne me suis pas attardé dans ces salles d'une tristesse rétrospective, et je suis allé voir notre camarade Loutreuil, dans sa maisonnette-atelier de la rue du Pré-Saint-Gervais. Paysages sobres et sinistres, nus admirables d'une tonalité forte et qui révèlent une intuition vraiment neuve de l'académie féminine, natures mortes qui donnent aux objets une âme et un sens ; Loutreuil est en progrès constant, et nous attendons de son inspiration prompte un tableau qui compatera parmi les meilleurs de notre époque !

Sous le ciel à poine nuageux de ce coin de Paris, où flotte un air nostalgique de Francis Carco, j'ai concu les grandes lignes de ma future critique picturale : vérité, recherche toujours plus ardente de la beauté en deçà et au-delà de toutes les écoles restrictives, soumission sans esclavage à l'inspiration vraie, et, comme épigraphe à ces études sincères ces mots qui se peuvent appliquer à la peinture aussi bien qu'à la littérature :

« La nature vue à travers un tempéramen-

GUY SAINT-FAL.

Nos Echos

Les Terrassiers Archéologues.

Les gens de la Terrasse, en ouvrant un coups de picote le vieux venit de Paris, déterrèrent souvent des trésors archéologiques. Ce sont de laborieux pionniers de la science et de l'art :

« Boulevard Saint-Michel, presque à l'angle du boulevard Saint-Germain, la construction d'une nouvelle ligne métropolitaine a pénétré dans un ancien cimetière juif. Ce cimetière existait au treizième siècle. Il fut abandonné en l'an 1306, lorsque Philippe IV exila les juifs. On a trouvé en cet endroit une stèle hébraïque en parfait état de conservation. Elle a été transportée au musée Carnavalet.

« Des fouilles, effectuées rue Neuve-Saint-Pierre pour la construction d'un égout, ont mis à nu des ossements épars et cinq sarcophages en plâtre. Dans ce remblai, un certain nombre de débris de poteries des seize et dix-septième siècles ont été recueillis ; mais la découverte la plus intéres-

sante est celle d'un carioucic en pierre sculptée avec écuissé armorié sur lequel se voient encore des traces de couleur rouge. Ces armoires sont celles de la famille Champin de Roissy. »

Grâce à l'habileté professionnelle de ces travailleurs, ces joyaux et ces documents du passé serviront sans doute à enrichir l'histoire de la cité. Mais ne pourraient-on pas souhaiter qu'on n'aille pas les enterrer dans ces nécropoles appelées musées, et que le peuple, désireux de s'instruire, puisse en jouir librement ?

◎◎◎

Au-delà.

Nous lisons, avec stupéfaction, dans le message de l'au-delà adressé par lord Northcliffe à son ancienne secrétaire : « Si je n'avais pas passé ici, ma santé était perdue. Ici tout est merveilleux. Je me porte admirablement et suis d'autant plus heureux que je porte un complet de flanelle grise. »

Ah ! dans le ton des limbes autre-terrestris !

Se peut-il qu'il y ait encore des lecteurs pour se laisser bourrer le crâne par de telles bêtises ! C'était bien assez de celles-là !

Aller au simple, au sincère, de tout le feu de son âme et de son génie : voilà quel devrait-être le but unique du cinégraphe conscient.

En quelques images, nous présenter les points culminants du drame humain, naissance, toute-jeunesse, adolescence, âge mûr, vieillesse et mort : quel est l'Eschivale de l'écran qui pourra et qui voudra être ému par cette synthèse, en s'inspirant des directions d'un Louis Delluc, qui avait entrevu, par moments, la nécessité de cette simplification harmonieuse ?

Ce serait la vie, rien que la vie, interprétée et condensée, non plus à l'aide de tableaux menteurs, non plus grâce à des titres et des sous-titres d'une syntaxe douteuse, mais par la simple projection d'une réalité que l'art silencieux peut rendre accessible aux intelligences les plus simples.

En quelques mètres d'un film inoubliable, nous donnerait la vision de l'enfant qui rit divinement et qui pleure d'un rien, du gamin véritable qui n'est pas transformé par des cabotins en un petit cabot de genre, de l'adolescent pareil au roseau qui se courbe et se courbe sous le vent du sort incertain, de l'homme à la barre de la vie qui essaie

A travers le Monde

CHINE

SUR LE FRONT

Un message de Moukden annonce que les premiers coups de feu ont été échangés entre les troupes de Wu-Pei-Fu qui défend Pékin, et les troupes de Tchang-So-Lin qui marchent sur la capitale.

Des coups de feu ont été échangés par les postes avancés des deux armées sur la ligne du chemin de fer de Tsin-Tsin. Une bataille est attendue d'un moment à l'autre.

TCHANG-SO-LIN PREND UNE VILLE

D'après le New-York Herald, le général Tchang-So-Lin a envahi la province de Petchill, et pris la ville de Hsue-Hwa, qui compte près de 700.000 habitants. Le fils du général commande l'armée victorieuse.

LES PREMIERS RESULTATS

De nombreux soldats blessés ont été enlevés et transportés à l'hôpital, après avoir été abandonnés pendant cinq jours sous la pluie.

Le général Lée appartenant aux forces de Kuang, a été blessé à la jambe.

SUN-YAT-SEN ARRIVE

Sun-Yat-Sen s'est rendu à Tshiu-Kwan, et il organise une expédition dans le Nord pour aider l'armée de Tchang-So-Lin.

NE FOURNISSEZ PLUS D'ARMES

Le « Daily Telegraph » écrit :

« Quel qu'en soit le motif, la fourniture d'armes aux parties en présence en Chine ne saurait que prolonger cette désastreuse guerre civile. La Société des Nations devrait prendre immédiatement en mains cette affaire, et mettre fin à de tels abus, en demandant à tous les gouvernements d'interdire en même temps la vente des armes et des munitions aux belligérants.

Pensez-vous que les gouvernements vont interdire la vente des armes. Cela rapporte bien trop, et le capitalisme et la finance ont trop d'intérêt à ce que la guerre civile se poursuive.

Qu'importe à tous les bandits que des millions d'hommes soient sacrifiés ? En dehors du coffre-fort rien n'existe pour eux.

DE VIOLENTS COMBATS SONT ENGAGÉS

On mène de Shanghai que de violents combats sont engagés à Hang-Tou, à environ vingt-quatre kilomètres de Shanghai. On ne connaît pas encore l'issue de ces combats.

On assure que le gouverneur de Kiang-Sou aurait exprimé sa ferme résolution de s'emparer de Shanghai avant que les troupes de Tchang-So-Lin, le gouverneur de la Mandchourie, n'aient pu s'avancer suffisamment sur le Sud, pour apporter une aide efficace aux forces du Tche-Kiang.

Douze cents blessés sont arrivés aujourd'hui à Shanghai.

Les détachements d'infanterie coloniale étrangers sont toujours alertés en prévision d'une aggravation de la situation.

GRÈCE

GREVE DES CHEMINOTS

Les fonctionnaires et les ouvriers des chemins de fer se sont mis en grève hier matin.

Immédiatement le ministre des communications a pris des mesures pour tenter de briser le mouvement et a fait appel à la jaunisse pour remplacer les travailleurs en révolte.

Espérons que le prolétariat grec saura faire respecter son droit à la lutte et se débarrassera avec facilité de tous ceux qui veulent barrer la route à leur mouvement de révolte.

ANGLETERRE

LE TRAITE ANGLO-RUSSE

L'opposition au traité anglo-russe est assez manifeste dans les meilleurs partis britanniques, pour pouvoir affirmer que si la discussion venait aujourd'hui sur le tapis, le gouvernement serait mis en minorité.

Mais le débat n'aura lieu que dans 15 jours et Mac Donald travaille pour convaincre une majorité. Diviser pour régner fut toujours la devise des gouvernements anglais et le « Premier travailliste » n'hésite

pas à la mettre en application. Ayant déclaré qu'il ne poserait pas la question de confiance, la discussion ne présentera pas l'intérêt que l'on attendait et en attendant le jour du débat, Mac Donald travaille ses hommes.

Le parti libéral que l'on croit uni pour combattre le Cabinet sur le traité anglo-russe est à présent divisé en deux camps et Lord Beauchamp, l'un des représentants les plus éminents du parti libéral a fait savoir au cours d'un des cours prononcé avant-hier qu'il soutiendrait le gouvernement.

Quel fut le prix de ce changement d'attitude ?

Nous avons vu que le premier ministre n'hésite pas à vendre 30.000 livres et une automobile Daimler, un titre de baronet, rien d'étonnant à ce qu'il ait acheté également la confiance d'un chef libéral.

Attendons donc pour savoir si Mac Donald sera aussi heureux dans ses prochaines transactions que dans les précédentes.

ÉQUATEUR

LA BATAILLE POUR LE POUVOIR

Les derniers messages reçus de l'Équateur annoncent que les troupes gouvernementales sous les ordres du général Cepeda ont rencontré les révolutionnaires près de Cuenca. Le combat fut très sérieux. On compte beaucoup de tués et de blessés. Le Dr. Raphael Angoga, un des chefs de la Révolution a trouvé la mort dans le combat.

Et à la Société des Nations on parle de peur alors que les quatre coins du monde arrivent des nouvelles de batailles et de tueries. Et la grosse métallurgie est heureuse de pouvoir fournir à toutes ces petites puissances les armes meurtrières qui leur permettent de continuer la boucherie.

C'est un marché tout ouvert pour les pourvoyeurs de charniers qui n'attendent que l'instant où ils pourront livrer aux grands Etats les engins qui mettront à nouveau le monde à feu et à sang.

ROUMANIE

LA BESSARABIE RESTERA À LA ROUMANIE ?

La question de la Bessarabie est-elle tranchée ? L'on se souvient des décisions prises à la Conférence des Ambassadeurs, rattachant la Bessarabie à la Roumanie. La Russie qui n'était pas représentée à la Conférence déclara sans valeur les décisions prises, mais l'Angleterre ratifia le traité, la France également et seule l'Italie s'était réservée, pour ne point déplaire à Moscou, disait-on.

Or, on annonce que Mussolini à son tour a promis de ratifier les décisions de la Conférence et soumettra cette ratification au Parlement à l'ouverture de la prochaine session.

Dans ce cas, la Bessarabie serait définitivement donnée à la Roumanie. Mais le gouvernement des Soviets n'entend sans doute pas se laisser faire sans protester et ce sont encore des conférences en perspective.

RUSSIE

LA SITUATION EN GÉORGIE

Les nouvelles les plus contradictoires arrivent de Russie et il est difficile de connaître la situation exacte du mouvement révolutionnaire.

Les bolchévistes affirment avoir repris aux insurgés les villes de Tiflis et de Kouïtan et être les maîtres de la situation, alors que les communiqués géorgiens prétendent que ces informations sont inexacts.

Toutefois, l'on sait que c'est Trotsky qui a pris en mains cette affaire et que rien n'est négligé pour amener sur les lieux les troupes abondantes et bien pourvues.

Les journaux soviétiques publient hier de nouveaux déments et répètent que le soulèvement était uniquement soutenu par d'anciens nobles, quelques grands propriétaires fonciers et quelques mencheviks.

Les « Iswestia » déclarent à ce propos : « Toutes les nouvelles publiées en Europe sur les événements du Caucase sont de pures inventions fabriquées de toutes pièces à Genève et à Constantinople. Il s'agit là d'une campagne destinée à dénigrer le régime soviétique pour empêcher la ratification du traité anglo-russe et la reprise des rela-

tions normales entre la France et la Russie. « D'autre part, les émigrés cherchent à retrouver quelque prestige en faisant croire que le régime des Soviets chancelle dans une partie de la Russie. »

ITALIE

ON EMPRISONNE ENCORE

Le juge d'instruction et le procureur du roi se rendent à la prison où ils ont interrogé Corvi. Au cours de l'interrogatoire Corvi a conservé la même attitude de dédain, vis-à-vis des représentants de l'autorité. Peut-être du reste avoir autre chose que du mépris pour les hommes à la solde de Mussolini.

D'autres arrestations ont eu lieu. On arrête à tort et à travers. Bonifacio Panci, gardien du chantier où travaillait Corvi et un autre employé ont été arrêtés sans aucune raison. Ils ont été inculpés de complicité et on annonce que deux amis de Corvi ont été également mis en état d'arrestation.

Emprisonnez messieurs. Tout a une fin, même le fascisme. Et bientôt ce sera votre tour de payer tous les crimes que vous avez sur la conscience.

En peu de lignes...

— A Versailles. — Ce matin a eu lieu l'autopsie du cadavre, trouvé près de l'étang de Crivaux, du nommé Leclerc, ouvrier d'usine, demeurant à Clamart.

Les premières constatations faisaient supposer un accident d'automobile. On croit aujourd'hui à un assassinat ayant le vol pour mobile.

M. Fougery, juge d'instruction à Versailles, s'est transporté sur les lieux, accompagné de M. Hurlaux, substitut du procureur de la République et du docteur Gauthier, chargé de l'autopsie.

— Sur la route de Dijon à Gray, à 500 mètres environ d'Arc-sur-Tille, M. Callehan, qui conduisait une automobile dans laquelle avaient pris place deux de ses amis, voulut se porter sur la gauche de la route pour éviter la poussière soulevée par le vent. Au même moment, arrivait une autre automobile en sens contraire. Une collision se produisit. M. Callahan, relevé évanoui, fut transporté à l'hôpital de Dijon où il succomba peu après à des fractures du crâne et de l'épine dorsale.

— On est sans nouvelle depuis près de quinze jours de la chaloupe « Petit Joseph », n° 2.104, dé de Loriente. Le patron, Mathurin Rio et ses quatre hommes d'équipage, se étaient rendus sous Belle-Ile pour la pêche au homard.

L'inscription maritime a organisé des recherches.

Le nommé Periat, 38 ans, photographe ambulant à Moulins, désespéré d'avoir été abandonné par sa maîtresse à laquelle il faisait subir de mauvais traitements, s'est rendu à la Ferté-Hauterive, localité voisine et s'est jeté du haut d'un pont sous lequel passe la voie ferrée de Paris-Clermont-Ferrand.

Son cadavre a été relevé horriblement déchiqueté par les trains.

— A la suite d'une discussion d'ordre politique, Anténo Pascarelle, de nationalité italienne, âgé de 23 ans, qui vendangeait dans une ferme de Valergues, a été mortellement frappé d'un coup de couteau qui lui a perforé le foie.

Le meurtrier a pris la fuite.

— A Bordeaux est après-midi, en gare de Saint-Jean, le train de marchandises 3811 qui fait le trajet de Bordeaux-Saint-Louis à la pointe de Grave, a déraillé entre Trompeau et Saint-Estèphe, après avoir tamponné une vache qui suivait la ligne.

L'animal a été tué.

On ne signale aucun accident de personne mais le trafic fut interrompu pendant une partie de la journée.

— M. Mognac, demeurant 20 rue des Jardins-Saint-Paul à Paris, qui se rendait à Rueil en bicyclette, a été renversé, au lieu dit « Jonchère » par une automobile. Un second véhicule, venant en sens inverse, arriva presqu'aussitôt et passa sur le corps du malheureux cycliste. Les deux chauffeurs ont pris la fuite.

L'état de leur victime est grave.

— Clermont-Ferrand. — Ce matin, un pêcheur aperçut dans un jardin en bordure de la route du Puy à Brive, le cadavre de Pierre Main, homme de peine, âgé de 69 ans, portant, à l'œil gauche une blessure profonde et une plaie au sommet du crâne.

L'autopsie du cadavre a permis d'établir que la mort était consécutive à une fracture du crâne. On ignore, jusqu'à présent, s'il s'agit d'un crime ou d'un suicide.

— Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Raoul et de Cury.

Tiens, Nathan est de la pièce ! dit Louis.

— Coraliel Coraliel s'écrit le parterre soulevé.

De la loge où étaient les deux négociants, il partit une voix de tonnerre qui cria :

— Et Florine

— Florine et Coraliel répéterent alors quelques mots.

Le rideau se releva, Vignol reparut avec les deux actrices, à qui Matifat et Camusot jetèrent chacun une couronne ; Coraliel ramassa la sienne et la tendit à Lucien. Pour Lucien, ces deux heures passées au théâtre furent comme un rêve. Les coulisses, malgré leurs horreurs, avaient commencé l'œuvre de cette fascination. Le poète, encore innocent, y avait respiré le vent du désordre et l'air de la volonté.

Dans ces sales couloirs encombrés de machines et où fument des quinquets huileux, le règne comme une peste qui dévore l'âme. La vie n'y est plus ni sainte ni réelle. On y rit de toutes les choses sérieuses, et les choses impossibles paraissent vraies.

Il fut comme un narcolepsie pour Lucien, et Coraliel acheva de le plonger dans une ivresse joyeuse. Le lustre s'éteignit. Il n'y avait plus alors dans la salle que des ouvreuses, qui faisaient un singulier bruit en tapant les petits bancs et fermant les loges.

La rampe, soufflée comme une seule chanelle, répandit une odeur infecte. Le rideau se releva. Une lanterne descendit du ciel. Les pompiers commencèrent leur ronde avec les garçons de service. A la fériée de la scène, un spectacle des loges pleines de jolies femmes, aux étourdisantes lumières, à la splendide magie des décorations et des costumes neufs succédaient le froid, l'horreur, l'obscurité, le vide. Ce fut hideux.

HOPITAUX

Fin de farce

La propagande et l'action de la Minorité syndicaliste révolutionnaire des Hôpitaux porte ses fruits, grâce à un laboure silencieux mais tenace et acharné dans les établissements hospitaliers.

Si on se le rappelle, un article du *Libertaire* dénonçait la gestion financière et syndicale de Danès, secrétaire des Hospitaliers, candidat battu dans le Gard, cherchant sa revanche aux élections municipales prochaines.

Danès, si bavard d'habitude, pour ne pas s'enferrer et éviter des précisions, se tint cool et ne répondit d'aucune façon à l'article du *Libertaire*. Seul, le trésorier, ami intime et le moins responsable des deux, fut remplacé dans ses fonctions syndicales sans que Danès, toujours lâche à son habitude, défendit d'un mot son ami et collègue absent, victime expiatoire en ses lieux et place.

Un secrétariat et un trésorier s'engagèrent à prendre toute la responsabilité des faits et gestes de Danès et répondirent de son honnêteté.

Les camarades, très sérieux et très sincères, sont démissionnaires, ne pouvant plus déjà répondre de la gestion incompréhensible de Danès. Tout le bureau syndical unitaire (communistes ou sympathisants) a entièrement pris position contre Danès, qui est prié de porter sa mauvaise foi politique et syndicale, son incapacité financière et administrative ou bon lui semble, et ce à la fin du mois.

Les camarades secrétaires et trésorier accèdent à faire acte de courage, de fermeté et d'habileté en prenant leurs fonctions et en courrant Danès. Ils firent simplement acte d'hommes de paix, comme en ce moment ils font acte de faiblesse syndicale en démissionnant au lieu de dénoncer ouvertement Danès et le mettre auparavant dans l'impossibilité de nuire.

Le résultat de l'incapacité communiste syndicale actuelle est celui-ci : les camarades du Conseil syndical parcourent les établissements et les demeures des militants minoritaires, les mettent au courant de la situation lamentable, les prient de revenir à l'organisation et d'en prendre la direction, sous prétexte qu'il est nécessaire d'avoir un secrétaire énergique et jeune, ne faisant pas de politique... Pour des communistes, ce n'est pas banal, hein ! camarades !!

Depuis longtemps déjà, les secrétaires adjoints se plaignent amèrement de la suffisance et de l'outrecuidance inénarrables de Danès et déclarent en avoir assez. D'autre part, l'immense majorité des Hospitaliers Unitaires, refusant de payer et nourrir un parasseux et un propret à rien comme Danès, refusent de payer leurs cotisations tant que le permanent sera présent. Pour comble, la forteresse des Unitaires, Brévannes, se déclare autonome !

L'autonomie, c'était un sujet à discours pour Danès et Chevalier, c'était sujet d'épouvantail pour maintenir Danès à la permanence et justifier toutes les erreurs possibles. Aussi, nous, minorité, nous gardâmes-nous d'y tomber, en raison de la mentalité particulière et très retardataire des hospitaliers qui, dans le service, semblaient craindre leur propre ombre.

Tout camarade minoritaire sollicité doit accepter une fonction syndicale quelconque, même et surtout appartenante. Tout au plus, en cas de nécessité absolue, fonction provisoire avec mandat unique mais formel : UNITE, sur la base de la Charte d'Amiens, et exclusion absolue de toute politique dans le syndicat.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Agissons ! mais vite...

De plus en plus, l'offensive pour l'asservissement du syndicalisme se dessine plus nette, plus violente.

Tout d'abord dans la nuit, elle commence à s'étaler au grand jour. En effet, pour avoir la prépondérance, pour paraître un véritable parti du travail, il fallait que le P. C. démontre que le syndicalisme était un groupement de peu d'importance, sans directive, sans but, en un mot un groupement sans vie.

Il s'est pris d'une façon adroite. Il a organisé la pénétration des syndicats par les éléments à sa dévotion qui apportèrent la confusion et la division au sein de ces derniers. Aussi, ce qui devait arriver, arriva. Les camarades qui avaient donné tous leurs efforts pour la grande famille ouvrière, travaillées de toutes parts, ne sachant plus où donner de la tête, puisqu'on y parlait de tout, sauf du syndicalisme, se renfermèrent et laissèrent les organisations qui devinrent ce qu'elles sont actuellement, des fantômes.

En même temps que cela, le Parti communiste plaça à la tête des organismes centraux, des gens qui n'avaient de syndicalistes que le nom et qui, par conséquent, étaient et sont encore tout dévoués à ceux qui les ont portés au pinacle.

Dans cette situation, le syndicalisme ne pouvait être qu'impuissant, soutenu seulement par quelques rares batailleurs, qui, malgré tout ont espéré et espèrent le sauver envers tous et contre tous.

Toutes les manœuvres jésuitiques des dirigeants du P. C. que quelques-uns d'entre eux avaient senties, ont été mises à jour par un sympathisant au Parti.

Voici ce que ce dernier, B. Laffont écrit : (*Humanité* du dimanche 14 septembre). « D'abord, quels sont les buts du Syndicalisme ? Améliorer le sort de la classe ouvrière en régime capitaliste ? Réformisme ? Supprimer le salariat, détruire le capitalisme, abattre la bourgeoisie ? Double emploi avec le Parti qui ne travaille que pour cela ! »

Vous lisez bien camarades, le syndicalisme fait double emploi avec le P. C. Ce dernier veut supprimer le salariat et le patronat ! Sans blague ! Et les patrons adhérents au P. C. sont tels que cela partisans de supprimer leurs bénéfices ? où d'en nous partager avec ceux qu'ils exploitent ! En Russie le salariat est-il supprimé ?

Plus loin, on lit encore : « Il (le P. C.) doit rester lui-même et ne se soucier des autres organisations que dans la mesure où il a à les combattre. Tout ce qui n'est pas lui n'est qu'erreur ou double emploi ! »

C'est franc, c'est net, c'est catégorique. Voilà un gars qui n'y va pas par quatre chemins, il dit tout haut, ce qu'en haut lieu on échange tout bas.

Les suivre vont-ils enfin comprendre ? Vont-ils voir clair ?

Nous le verrons, mais en attendant concentrions nos efforts, ne les dissipons pas en vain.

Au lieu de parler à tout instant de l'unité, commençons à la faire parmi nous. Syndicalistes sincères, agissons et vite, le syndicalisme en est à son dernier souffle, il faut le sauver à tout prix et par tous les moyens.

Je conclus, assez de discussions intestines, nous sommes avant tout syndicalistes et sincèrement.

Par conséquent, unissons-nous. Agissons et vite. Bientôt il sera trop tard.

E. JUHEL.

Chez les machinistes et accessoiristes

En 1920, on pouvait lire sur le *Journal*, sous ce titre, l'article suivant :

« Les Machinistes et Accessoiristes du Théâtre de l'Opéra s'étaient mis en grève pour une augmentation de salaire, ce sont les Machinistes et Accessoiristes syndiqués qui depuis hier les remplacent, et le public qui assistait à la représentation de *Thais* n'a pas eu à souffrir de cette défection. »

En effet, nous devons le reconnaître, à ce moment-là, un geste malheureux — moins cependant de la part des syndiqués que des dirigeants d'alors du Syndicat qui donnaient l'ordre de remplacer les camarades de ce théâtre — a été commis.

Les conséquences qui devaient en résulter ne furent pas longues à se faire attendre. Six mois après, alors que les syndiqués étaient dans la place et avaient accepté la réintégration de la plupart, je dirais de la presque totalité des anciennes machinistes et accessoiristes de ce théâtre, une nouvelle grève fut décrétée dans l'orchestre et toutes les spécialités du théâtre furent solidaires des camarades musiciens. Après cinquante-quatre jours de lutte et cent vingt révoltes dans le service de la machinerie, M. Rouché ayant fait appel à ses anciens machinistes, — ces derniers n'ayant pas pardonné aux syndiqués de les avoir remplacés, — réintègrèrent l'établissement à la grande joie de leur patron, qui, pour la deuxième fois sortait indemne du combat.

« Jamais deux sans trois » dit un dicton populaire, et effectivement, pour la troisième fois, les Machinistes et Accessoiristes de l'Opéra ne sont pas contents, et à juste raison, de la situation qui leur est faite par leur patron de patron. Mais cette fois, M. Rouché doit savoir qu'il n'a pas à compter sur les Machinistes et Accessoiristes du Syndicat en cas de défection de son personnel, et comme on ne renouvelera pas du jour au lendemain sans professionnels un service de l'importance de celui de la machinerie de l'Opéra, avec une brigade de fortune, il serait peut-être bon que M. Rouché se fasse un peu moins tirer l'oreille et donne aux Machinistes et Accessoiristes de son théâtre les salaires revendiqués par ces derniers, nécessités par le coût de la vie sans cesse croissant.

Quant aux camarades de ce théâtre, qu'ils sachent qu'ils trouveront auprès de nous une solidarité de tous les instants, et que nous ferons l'impossible pour voir triompher leurs revendications que nous considérons être les nôtres, n'en déplaise à leur patron de patron !

Raymond ROCHET,
Secrétaire adjoint du Syndicat,
Révoqué de l'Opéra.

Chez les Coiffeurs

LA DICTATURE DU P. C.

Le citoyen Cordier, membre du Comité directeur du P. C. et général à la Fédération communiste de la Coiffure, a déclaré au congrès de Marseille :

« Votre garantie, délégués, c'est que je suis du Parti Communiste ; le jour où je manquerai à mon devoir à la classe ouvrière, le Parti m'exécutera. »

La garantie est fameuse. Le Parti, qui possède des patrons, des commerçants, des giroettes, des nourrissons et quelques grosses bougres égarés, est, en effet, tout qualifié pour veiller sur le devoir à accomplir envers la classe ouvrière. Il n'y a plus besoin de contrôle syndical sur l'action des militants, l'œil de Moscou suffit.

Le sacré Cordier, huit jours de plus à

Marseille, il devenait le plus fort « chiqueur » de la Cannebière !

E. A.

Voici la déclaration de la Minorité des Coiffeurs au Congrès de Marseille :

« Les délégués de la Minorité, après l'action menée pendant le 12^e Congrès, font appel aux camarades minoritaires pour organiser la lutte contre l'emprise d'un Parti socialiste sur la Fédération Unitaire des Coiffeurs.

Invitation est faite de mener une action immédiate en faveur de l'Unité du Proletariat sur les directives de la Chartre d'Amiens.

Envoi leur salut fraternel aux victimes de la répression mondiale, quel que soit le gouvernement, et espèrent leur libération prochaine.

TIXIER, délégué de Blida et d'Alger ; RAVANIER, délégué de Marseille ; AMAR, délégué de Constantine.

13^e REGION FEDERALE DU BATIMENT

Toujours pour les huit heures

La 13^e Région continuant son action de propagande si bien comprise des ouvriers comme le démontre cet ordre du jour concernant tous les camarades du Bâtiment à assister à la réunion qui aura lieu le Mardi 16 courant à 17 heures, 68, rue de la Voie Verte, Paris 14^e, salle du Restaurant, pour les entreprises Teljet (ciment armé), Hérès et Prétet (maçonnerie), ainsi que tous les camarades travaillant dans les environs.

Tous à la réunion.

A la suite de la réunion d'Ivry organisée par la 13^e région, le dimanche 14 septembre, il a été adopté l'ordre du jour suivant :

Les travailleurs du Bâtiment d'Ivry réunis le 14 septembre, salle Forest, après avoir entendu les camarades Coussinet et Baillot faire l'exposé de la situation présente, et l'ayant approuvé, se chargent de faire tous leurs efforts pour faire respecter le syndicalisme, la journée de huit heures et obtenir l'application du cahier de revendications de la 13^e Région.

S'engagent à faire la propagande nécessaire pour amener le plus possible de camarades au syndicat, lequel sera le seul libérateur du joug patronal et leur fera une vie de famille meilleure.

Se séparent aux cris de : « Vive le Syndicalisme, à bas le patronat ! Vive la 13^e Région fédérale ! »

A la sortie, une collecte faite pour le camarade Millot des cimentiers, malade, a rapporté 57 francs.

La 13^e Région fédérale.

La grève du Bâtiment dans les Alpes-Maritimes

A Nice, à Cannes, la grève bat son plein. Les gars du Bâtiment multiplient l'énergie sur énergie pour acculer le patronat dans ses derniers retranchements.

Hier à Nice, l'arbitrage battait son plein : délégués ouvriers, délégué fédéral du Bâtiment, défendirent avec chaleur la justesse du cahier de revendications.

La Fédération du Bâtiment est acclamée dans toutes les réunions ; les manifestations se déroulent dans les rues de Nice et de Cannes ; on conspire les kroumpons qui restent sur les chantiers. La grève est populaire ; le patronat semble très géné de cette situation, la saison hivernale approche, ils font tout pour apaiser ce malaise social, créé par les crises économiques.

Une affiche placardée sur les murs de la ville, où l'on compare la misère ouvrière d'un côté et l'opulence de l'autre, crée de l'action directe. Les politiciens cherchent à accompagner le mouvement comme chaque fois qu'une bataille sérieuse s'engage, mais les travailleurs semblent être affermis de cette maladie, ils font leurs affaires eux-mêmes.

Les marmites communistes fonctionnent, le moral est bon, aux travailleurs non en grève de ne pas les oublier. Le vieux proverbe toujours en action : Quand le Bâtiment va tout va. Comme d'habitude, la répression s'abat sur les grévistes, il y a déjà cinq camarades arrêtés pour entrave à la liberté du travail et au droit commun.

A Drap, sur la ligne Nice-Conti, les gendarmes font collusion avec le patronat.

Pas de salles de réunions. Hier, un gréviste se promenait sur la route à être arrêté et enchaîné ; une fois les menottes aux mains, l'exploiteur Besson s'est permis de lui donner un coup de pied dans le cul.

Voici les meurs de liberté après la victoire du bloc des gauches : tout pour le capital contre les travailleurs qui ne veulent plus faire neuf, dix et onze heures par jour pour avoir un salaire adéquat à la vie.

Les grévistes réclament le régime politique pour les prisonniers et la liberté de réunions. Va-t-on laisser faire plus longtemps le préfet des Alpes-Maritimes, qui a violé la loi sur les syndicats ?

La bataille fait rage, aidez-nous !

Le Délégué régional.

Situazione preoccupante

Disoccupazione, miseria, concorrenza e fame

Colui che si è sempre occupato delle condizioni di lavoro nei diversi passi, in particolare dopo la guerra, condizioni varianti a seconda della potenzialità o meno delle industrie esistenti, del numero della popolazione più o meno atta alla bisogna, sopratutto ne riguardo di quelle nazioni che furono più colpite dal furto micidiale della guerra, ei paesi così detti esportatori di braccia, in tutti i ritrovati, ovunque l'orecchio prestasse attenzione, il discorso del giorno, la conversazione, cadeva sulla Francia ; per i parecchi dipartimenti che erano stati distrutti, per le necessità immediate di ricostruire le migliaia di case rovinate, rase al suolo, per rimettere in funzione le strade e ferrovie, insomma, per darle a questa vecchia Francia, la sua somma che aveva prima della guerra.

Tutti trattavano e consideravano la cosa, con certezza matematica. Si diceva persino, che gli imprenditori francesi sarebbero andati in gincetto, pregando ed implorando perché gli operai venissero in Francia a lavorare. Si parlava di 10, 15, 20 anni di lavoro assicurato.

Questa illusione, questa specie di così detta fantasia lavorativa, produsse in molti la convinzione in cui tutto questo vi fosse del vero, dell'indispensabile. Si formarono così, tre correnti emigratorie — nel caso nostro, parliamo debili operai italiani. La prima, quella parte di emigrazione che si ebbe regolarmente prima della guerra, diminuita dei morti, dai feriti i quali vennero costituiti con amici, parenti, emigrati che viene normalmente, che a legato al suo egoismo, alle sue preoccupazioni di costruire la casetta, di compere il pezzo di terreno, che non si cura delle lotte sindacali — anzi le sfrutta — dei sacrifici, dell'ideale, a legato al padrone, come il cane guarda e difende la stalla e la casa del suo padrone.

La seconda, coloro che hanno professioni, gli insopportanti, quelli per cui soffrono rimanere lungamente nello stesso paese, altri che cercavano di allargare le loro conoscenze, di far fortuna — sulla pelle degli altri — videro nella situazione ederna della Francia, una specie di nuovo porto, con un faro moderno che avrebbe dato loce e benessere a tutti rapidamente senza sforzi e con sicurezza.

La terza corrente emigratoria la produce il fascismo, quel fascino che dopo la Chiesa, ed il prete, rappresenta un nuovo cancro distruttore dell'umanità.

Gli assassini, gli incendi, i bandi, la disoccupazione, il ribasso dei salari, le torture morali, la distruzione di quasi tutti i legami morali nella famiglia del proletariato italiano, formarono una lunga colonna di nostri compagni, di simpatizzanti, di sostenitori delle diverse gradazioni che venivano involontariamente ad ingrossare il numero degli emigranti, ad arricchire il mercato del lavoro, il quale divenne oggetto di speculazione, di sfruttamento, di oppressione da parte del padronato, del capitalismo dello stato, il quale accanto al poliziotto, mise il tassone (cotimista) insieme alla lunga rete degli assistenti i quali partecipando ai costi diretti benefici alla fine del mese, al termine del lavoro, il 90/100 sono diventati idrofobi verso i compatti di lavoro di un tempo.

Nessuno si sognava che dopo qualche anno, ci fosse la disoccupazione, la miseria, il contrasto.

Lasciamo per un istante lo sfruttamento, la speculazione, l'oppressione in un canto. Questa appresta la funzione normale del regime capitalista, di tutti gli stati, di qualsiasi governo — non escluso il governo operaio — l'esercizio quotidiano di tutti coloro che vivono sul lavoro altrui.

Le strano si è, che oggi soffrono la fame una gran parte di opera che sono contenti di farsi sfruttare, cioè, di lavorare, lavoro che non manca, ma che viene rifiutato.

Vi scrivo, mentre si tiene un Comizio di disoccupati, nei volti di tutti si denota la miseria, la preoccupazione di un domani molto triste, molto buio.

Non solo qui à Reims il fenomeno dei disoccupati aumenta tutti i giorni, ma in tutta la zona della Marne come nel resto delle regioni devastate. Descrivere la miseria che subisce, il pericolo che costituisce per questo exercito, di disperari ! Ognuno che conosce à vive accanto alla massa operaia, potrà immaginare.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.

Le cause, i rimodi, il pericolo che crea, il danno che produurrà persistere di una tale situazione, sarà oggetto di un prossimo articolo, il quale potrà riassumersi in una sola parola.